Document généré le 19 avr. 2024 18:05

Revue d'histoire de l'Amérique française

NEWMAN, Peter C., *Les nouveaux riches — L'establishment canadien II*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1982, 573 p.

Jorge Niosi

Volume 37, numéro 2, septembre 1983

Travailleurs et mouvements sociaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/304174ar
DOI : https://doi.org/10.7202/304174ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Niosi, J. (1983). Compte rendu de [NEWMAN, Peter C., *Les nouveaux riches — L'establishment canadien II*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1982, 573 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *37*(2), 354–356. https://doi.org/10.7202/304174ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NEWMAN, Peter C., *Les nouveaux riches — L'establishment canadien II*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1982, 573 p.

Peter Newman est en train de consolider sa position en tant que journaliste le plus connu (et le plus riche) des milieux d'affaires du Canada. Son dernier livre traduit en français, *Les nouveaux riches,* est un ouvrage tout aussi remarquable que le précédent dans la même série sur la bourgeoisie canadienne.

Les nouveaux riches porte sur les arrivistes, sur les hommes récemment promus au rang de grands capitalistes canadiens par les voies nouvelles de l'industrie pétrolière, de l'immobilier, du «fast food» et de la spéculation financière. Ces arrivistes se distinguent des anciennes familles de l'establishment canadien (les Molson, Eaton, Woodward, Jackman, Thomson, Black ou Webster): ils viennent tout juste de faire fortune et, par conséquent ils n'ont pas de manières, ils font trop de bruit et dépensent leurs millions de façon ostentatoire. Ces nouveaux riches habitent très souvent en Colombie Britannique, en Alberta, au Manitoba ou en Saskatchewan, mais il y en a même à Toronto. L'ouvrage les présente dans leurs villes, assistant à leurs clubs préférés, dans leurs villas ou en vacances. Tour à tour on est convié à connaître les parvenus de Vancouver (chapitre 1), de Toronto (chapitre 2), d'Edmonton (chapitre 7), de Winnipeg et de Saskatoon (chapitre 8). L'ouvrage présente en outre des portraits de quelques-uns des plus célèbres parmi les arrivistes: G. Cohon de McDonald Canada (chapitre 3), les Reichmann de Olympia & York (chapitre 4), les Bronfman de Edper Investments (chapitre 5), J. Arena du Restaurant Winston (chapitre 6). L'industrie du pétrole, principale voie rapide d'accès aux grandes fortunes au cours des années 70, est aussi décrite (chapitre 9). Outre les chapitres consacrés à quelques-uns des nouveaux riches le texte est parsemé de courtes biographies de bien d'autres dont Bob Carter (pétrole), Jack Poole et Graham Dawson (immobilier), les Belzberg (finance), Norman Keevil (mines, pétrole), Herb Doman (transport), etc. Comme d'habitude dans les ouvrages de Newman le lecteur passe à travers une masse colossale d'informations sur les affaires, d'anecdotes savoureuses, de commentaires sur la vie privée de ces parvenus, et de ragots. Comme d'habitude Newman sait allier sa solide formation économique, sa connaissance de première main du milieu des affaires et un maniement remarquable de sa plume journalistique pour offrir un texte où se combinent les renseignements sérieux, fiables et les faits divers.

J'ai apprécié cet ouvrage de Peter Newman encore plus que les prédédents. Il me semble que son information économique de base est plus étoffée que dans *L'establishment canadien*. Le sujet de son dernier livre est aussi beaucoup plus difficile à étudier car il s'agit bien souvent de fortunes qui ont été amassées en l'espace de dix ou vingt ans et dont beaucoup d'entre elles (comme celle de Nelson Skalbania, aujourd'hui en faillite) sont appelées à disparaître à plus ou moins brève échéance. En effet, les vieilles familles riches des sociétés publiques sont plus faciles à étudier que ces parvenus, souvent à la tête de sociétés privées de gestion, dont les noms ne figurent pas dans les annuaires biographiques canadiens. C'est ici que la connaissance de Newman de ces milieux n'a pas de substitut. C'est une connaissance directe, de première main, non médiatisée par les ouvrages savants des sociologues ou des historiens. Sa méthode de recherche est l'enquête, l'entrevue ouverte. Peu de gens du monde universitaire pourraient recueillir en si peu de temps une telle masse d'information. Celle-ci n'est pas accessible au chercheur académique. Newman peut y accéder grâce à ses nombreuses années de journaliste au *Financial Post* et au *MacLean's,* où il a eu l'occasion de coudoyer les gens dont il parle, de gagner leur confiance et de recevoir leurs confidences.

En ce sens *Les nouveaux riches* est un ouvrage fascinant. Il faudrait cependant souligner quelques faiblesses. D'abord l'ouvrage parle seulement

des nouveaux riches du monde anglophone du Canada. Il ne dit rien sur ceux du Canada français. Le pourquoi est très simple: Newman ne parle pas français, et il est moins connu au Québec. La nouvelle bourgeoisie francophone lui était donc en bonne partie inaccessible compte tenu de ses méthodes de recherche. Le livre est donc moins «pan-canadien» que Newman ne le voudrait.

En deuxième lieu, Newman a la fâcheuse habitude de présenter les conflits sociaux, ethniques, régionaux et nationaux de la bourgeoisie canadienne comme étant soit des conflits de personnalité, soit des conflits de génération. Cette approche lui épargne la tâche plus ardue de l'interprétation, et lui réserve le rôle plus agréable de pur journaliste voué à la description. Le lecteur non averti pourrait prendre cette collecte d'informations peu ordonnée pour une analyse des milieux d'affaires du Canada.

Enfin, en dernier lieu, le lien avec le politique est peu ou pas abordé. Cette bourgeoisie a l'air de s'amuser uniquement à rouler dans d'immenses voitures ou à faire la fête dans de gigantesques maisons. Elle est donc banalisée, naïve et non politisée. Newman ne dit pas qu'elle finance les deux grands partis fédéraux et leurs contreparties provinciales, qu'elle participe activement à la direction des sociétés d'État et de bien d'organismes de régulation publique, qu'elle domine le Sénat et dirige souvent les ministères-clés. En ajoutant ces éléments nous aurions bien plus une classe dominante qu'un establishment. Simple changement de mots, cet appellatif nous amènerait dans un contexte sémantique moins amusant...

Je m'en voudrais cependant d'accuser Monsieur Newman de ne pas faire de la sociologie. Newman est l'un des meilleurs journalistes du Canada et l'ouvrage est à sa mesure. C'est un livre à lire.

Département de sociologie
Université du Québec à Montréal JORGE NIOSI